



Kim Ae-ran

« Les mères coréennes ont fait face »

Née en 1980, l'auteure de la nouvelle qui précède est la figure de proue de la jeune génération littéraire. Elle a connu le succès dès sa première nouvelle « La porte du silence » parue en 2002. D'une plume légère, pointue et acerbe, elle analyse la déstructuration de la famille.

Propos recueillis par Stéphanie Janicot traduits par Mihwi Park et Kim Hye-gyeong

muze : Le père est le thème central de votre œuvre. Est-il le symptôme d'une mutation de la société coréenne ?

Kim Ae-ran : « Cours papa, cours ! » est une nouvelle que j'ai écrite en m'inspirant de mon propre père et non pas du père coréen. C'est comme si j'avais invité mon propre père dans le texte juste parce que j'ai pensé à lui. Mais, en fait, quand je l'ai « appelé », je ne savais plus trop ce que je devais en faire. Alors, j'ai commencé par le charrier. À force de l'embêter, de m'amuser avec lui, finalement, sans même m'en apercevoir, je me demande si je ne l'ai pas rendu beaucoup plus affectueux. Après la crise, la situation économique en Corée était telle que l'autorité du père a diminué à très grande vitesse. À partir des années 1990, après l'établissement du régime démocratique, l'autorité paternelle a finalement bien disparu. De ce fait, je pense que « le père faible », le « père ridicule » que j'ai décrit plus tard coïncidait, en partie, avec cette réalité contemporaine.

muze : L'enfant dans votre œuvre est souvent le père (ou la mère) de son père. En quoi est-ce lié à la modernité ?

K. A.-r. : J'ai dit un jour que je voulais délivrer de cette triste vie le père écrasé par les responsabilités et par le travail de l'époque de l'industrialisation. Je voulais que les parents soient enfants plutôt qu'adultes. J'avais envie de leur rendre la fantaisie et la vitalité que l'on associe souvent à l'enfance. C'est en quelque sorte une expression, une reconnaissance de la compassion et de la peine que j'ai toujours eues pour mes parents que j'ai vus devoir porter toute leur vie la société moderne sur leur dos. J'avais envie de décrire un père avec une pleine énergie sexuelle qui se balade librement de ses bonnes jambes dans les moindres recoins du monde. Je voulais mettre dans mes nouvelles de l'énergie et de l'humour issu de la vitalité qui apparaît lorsqu'on donne au personnage un caractère insolite plutôt qu'un aspect typique.

muze : La société coréenne a-t-elle cessé d'être patriarcale ?

K. A.-r. : Le patriarcat s'est considérablement affaibli par rapport au modèle du passé. La Corée connaît un rythme de changement très rapide. En raison de cela, le système familial et les modèles idéal-typiques ne cessent d'évoluer. Il ne s'agit pas seulement de la Corée. Dans le monde entier, finalement, il n'existe plus une catégorie unique de famille, mais un nombre N (infini) de modèles familiaux. Face à un père excessivement autoritaire, voire violent, je m'interroge : est-ce que cela ne dépendrait pas plutôt d'un problème de classe sociale que d'un problème lié à la tradition coréenne en général ?

muze : Les mères, en revanche, assument. Elles travaillent, elles souffrent, elles ne se plaignent pas. Sont-elles les nouveaux piliers de la société ?

K. A.-r. : En tant qu'écrivain féminin, je n'ai pas particulièrement d'illusion sur l'amour maternel. J'ai un souvenir très

fort de ma mère que j'ai toujours vue très proche de moi, et d'ailleurs il me semble que cette influence s'est imprimée dans mes romans. Parfois une mère ressemble à un monstre, une mère a l'air totalement dénuée d'un quelconque instinct maternel. Il existe plusieurs types de mères. Ceci d'ailleurs s'explique, car, avant d'être mères, elles sont avant tout des individus.

muze : Les femmes restent-elles porteuses des traditions ? Ou sont-elles plutôt les moteurs des changements ?

K. A.-F. : Les mères coréennes ont fait face. Lorsque la société coréenne est entrée en crise économique, elles ont subi et supporté le changement plutôt que d'en être le moteur. S'agissant de leurs filles, et bien qu'elles aient eu accès à une éducation plus riche et aient grandi dans un environnement plus aisé que la génération de leurs parents, la société dans laquelle elles sont entrées a changé. Autrement dit, il semble qu'elles vivent dans des conditions peu claires et plus instables. Elles partagent un sentiment d'insécurité et une forme d'inquiétude émergente, mais c'est totalement sans rapport avec leurs compétences intrinsèques et leurs qualités propres.

muze : Comment vous situez-vous dans l'ensemble de la littérature coréenne d'aujourd'hui ?

K. A.-F. : J'ai débuté lorsque j'avais une vingtaine d'années, au début des années 2000. J'avais très peu de recul historique par rapport à mes aînés écrivains. Écrivains qui se guérissent et qui guérissent les autres en procédant à une introspection et en ressassant la tristesse de l'histoire de la Corée. Comparativement, mes poches étaient vides. De ce fait, au lieu de raconter des histoires passées, j'ai été amenée à raconter plus souvent le présent qui entre en colli-

sion avec ma propre vie. Je pense que c'est ainsi que mes romans ont naturellement pris un caractère contemporain. Et c'est de cette façon que je pouvais reconforter les lecteurs de ma génération en disant que « notre histoire » peut aussi être « une histoire ». Néanmoins, pour que cette histoire ne soit pas simplement une archive, mais un mensonge merveilleux, je devrai faire encore des efforts pour écrire sans ménager l'imagination ni l'humour. ■

► Lire Kim Ae-ran

COURS, PAPA, COURS !

Éditions Decrescenzo, 136 pages, 15 €.



MA VIE DANS LA SUPÉRETTE

Éditions Decrescenzo,

160 pages, 15 €.

À noter : Jean-Claude de Crescenzo, l'éditeur de ces deux recueils de nouvelles, anime une revue en ligne sur la littérature coréenne :

www.keulmadang.com

À paraître en mai 2014

MA VIE PALPITANTE

Éditions Philippe **Picquier**

« Pour moi, chaque heure compte comme un jour. Chaque mois, comme une année. Aujourd'hui, je suis plus vieux que mon père. » Un adolescent de 16 ans dont le corps a vieilli prématurément s'enferme chez lui pour dérober aux yeux du monde son apparence sénile. Il entreprend d'écrire pour ses parents l'histoire de leur amour. Ce sera son cadeau d'adieu.



COCKTAIL SUGAR ET AUTRES NOUVELLES DE CORÉE

Éd. Zulma, 384 pages, 22,40 €.

Ce recueil regroupe les textes de huit romancières et fournit un très bel aperçu de

la littérature coréenne d'aujourd'hui. Dans la nouvelle de Go Eun-ju qui donne son titre au recueil, une femme offre à son amant un bâtonnet recouvert de sucre cristallisé. C'est un prototype auquel elle cherche un nom. L'homme rentre chez lui et offre le bâtonnet à sa femme, laquelle l'offre à son amant et ainsi de suite jusqu'à ce que la première femme le retrouve chez elle. À travers cette ronde, toutes les modalités des relations hommes-femmes défilent.

Extrait

« Une fois ses souliers cirés rangés dans le vestibule, il entre en fourrant d'un geste mécanique sa main dans une de ses poches ; un papier de cellophane se froisse en bruissant sous ses doigts ; son premier mouvement est d'hésiter ; puis il tire avec assurance l'objet de sa poche. En pleine lumière, ce n'est qu'un agrégat de sucre incolore.

– Qu'est-ce que c'est ? demande son épouse venue au-devant de lui pour lui prendre sa veste.

– C'est un sucre que l'on trempe dans le café.

– Ah un sucre d'orge ? Un sugar stick ? Elle le lui prend des mains. Ses yeux brillent de curiosité.

– Un cocktail... sugar, je crois, poursuit-il.

– Qui t'a dit ça ? Qui te l'a donné ? »

Go Eun-ju née en 1967 à Busan est diplômée de littérature coréenne. Auteure de nouvelles, elle signe aussi deux romans non traduits en français.